

# Auschwitz, au sommet de la barbarie nazie

Temps de lecture: 23 min



BELGA/AFP.

Le 27 janvier 1945, Auschwitz est libéré par l'Armée rouge soviétique, mettant fin à l'existence active de l'un des camps de concentration et d'extermination les plus meurtriers du régime nazi. Il a pourtant fallu plusieurs décennies avant que la réalité de cette machine de mort soit communément admise. 80 ans plus tard, Auschwitz reste une plaie béante au visage de l'humanité.



Par [William Bourton \(/6873/dpi-authors/william-bourton\)](/6873/dpi-authors/william-bourton),  
[Lorraine Kihl \(/29595/dpi-authors/lorraine-kihl\)](/29595/dpi-authors/lorraine-kihl),  
[Pascal Martin \(/1971/dpi-authors/pascal-martin\)](/1971/dpi-authors/pascal-martin)

Publié le 24/01/2025 à 14:39

[\(/650640/article/2025-01-24/auschwitz-au-sommet-de-la-barbarie-nazie\)](/650640/article/2025-01-24/auschwitz-au-sommet-de-la-barbarie-nazie)

## Chapitre 1

**Auschwitz, 80 ans après : « Ce n'est pas un musée ordinaire, c'est un gigantesque cimetière », dans les pas d'une gardienne de**

# la mémoire



Dorota Kuczynska travaille à Auschwitz depuis plus de 20 ans. Lorsqu'elle a commencé, le mémorial accueillait entre 500.000 et 600.000 visiteurs par an, on parle désormais, de 1,3 million de personnes. - D.R.

Dorota Kuczynska guide depuis 28 ans pèlerins et visiteurs à Auschwitz-Birkenau. Un métier pas ordinaire – raconter la mort et l'horreur au quotidien – qui tend à devenir une mission avec la disparition des derniers rescapés.

**C**a a commencé par un lapsus. « Je voudrais que vous me racontiez ce que c'est que d'être gardien d'Auschwitz, de passer ses journées ici, le poids de cette histoire.

– Guide.

– Pardon ?

– Guide. Je ne suis pas gardien, mais guide. »

Outch. Dorota Kuczynska prend une minute pour enfile son manteau et prévenir ses collègues qu'elle s'éclipse, tandis que son interlocutrice lutte pour ne pas céder à l'envie de se cacher sous la table basse, après sa piteuse entrée en matière. La guide (« guide, guide, guide ») travaille aussi au service de presse du Mémorial d'Auschwitz-Birkenau. Avec la commémoration des 80 ans de la libération qui approche, elle a du travail par-dessus la tête. Mais elle prend le temps.

« Mon bureau est en face du crématorium et de la chambre à gaz d'Auschwitz. Ce n'est pas un travail ordinaire. Je pense qu'il faut avoir un caractère assez spécifique et comprendre ce qu'est vraiment Auschwitz. Il y a deux aspects : le côté un peu

dur, c'est le poids de l'histoire que porte ce lieu, et le côté positif, ce sont des échanges humains. J'ai eu la chance de rencontrer beaucoup de survivants du monde entier. Et de devenir amie avec certains. Avec leur disparition, qui nous fait beaucoup de peine, nous devenons les témoins des témoins. Cette question de la transmission de la mémoire devient très importante et, avec le temps, ce travail commence à devenir une mission, je trouve. » La guide s'est retrouvée un peu par hasard à Auschwitz, quand le site cherchait des francophones. A l'époque, la Polonaise fait ses études en France. Elle passe les concours, pense ne rester que quelques mois, se jugeant trop sensible et cette histoire trop lourde à porter. Et puis, à la longue, le travail est devenu « addictif » : les histoires humaines, les amitiés nouées avec les survivants, l'impression de devenir pour eux « un peu de cette famille qu'ils ont perdue ». Vingt-huit ans plus tard, elle sort de son bureau pour montrer la fameuse tour crématoire sur laquelle donnent ses fenêtres, tout en soulignant qu'il fait beau aujourd'hui. Froid, mais beau. « On essaie de voir le côté positif des choses, sans oublier où nous sommes. Derrière chaque bâtiment, chaque lieu, se cache une histoire humaine. Là, vous avez le premier crématorium, la première chambre à gaz. Ca, c'est le côté des victimes. Et là-bas, vous voyez cette jolie maison qui paraît assez banale ? Cette maison, pendant la guerre, était utilisée par le directeur du camp, Rudolph Höss, sa femme et leurs cinq enfants. Alors là, on commence aussi à comprendre que c'étaient les gens ordinaires, les gens comme nous. »

📖 **À lire aussi** | [Rudolf Höss, le génocidaire zélé d'Auschwitz](https://www.lesoir.be/564817/article/2024-01-30/rudolf-hoss-le-genocidaire-zele-dauschwitz)  
(<https://www.lesoir.be/564817/article/2024-01-30/rudolf-hoss-le-genocidaire-zele-dauschwitz>)

### ***Une maison normale avec vue sur le crématorium.***

Exactement. Jusqu'à la fin de leurs jours, ils parlaient de cette maison comme de leur « paradis ». Un paradis situé, à quoi, 200-250 mètres du crématorium de la chambre à gaz du camp.

***Lors des deux visites que j'ai faites ici, j'ai été surprise par la dureté du guide vis-à-vis des visiteurs. Il ne les ménageait pas du tout. C'est quoi la relation que vous avez avec le public ?***

Ce n'est pas un musée ordinaire. C'est un lieu de mémoire, mais c'est surtout un gigantesque cimetière. Nous le rappelons aux gens qui viennent visiter ce site. On peut diviser les visiteurs en trois catégories. Il y a les pèlerins qui viennent ici pour voir l'endroit où ils ont perdu leurs proches. Il y a aussi beaucoup de jeunes qui arrivent avec leur classe dans le cadre de leur programme d'histoire. Ce sont des visites mémorielles, historiques. Et puis, il y a des gens qui viennent ici parce qu'ils sont juste à côté. Ils visitent Cracovie ou une autre ville et se rendent compte qu'Auschwitz n'est pas loin. Ils viennent ici parfois pour voir un lieu... je dirais un musée d'horreur. Ces visiteurs sont très importants pour nous parce que souvent cette visite change leur comportement. L'humanité a échoué ici il y a 80 ans. J'essaie d'expliquer aux gens qui visitent avec moi qu'Auschwitz n'est pas qu'un lieu de mémoire, mais un lieu historique, où on devrait se poser des questions sur le passé, mais également sur le monde d'aujourd'hui et sur l'avenir. Quelles valeurs faut-il préserver pour que de telles histoires ne se répètent plus comme hier ?

### ***L'évolution du monde vous inquiète ?***

Oui. Quand je suis venue ici, il y a 28 ans, je pensais ne parler que du passé. On vivait dans un monde où il y avait la paix, plus de mal, plus de souffrance. Mais depuis déjà plusieurs années, on voit cette montée d'extrême droite un peu partout. Ce n'est pas que la Pologne, la Hongrie mais la France, l'Italie, les Etats-Unis, un peu partout. L'invasion de l'Ukraine par la Russie, ça se passe à quelques centaines de kilomètres de nous. L'homme a la mémoire courte. Après chaque génocide, on dit « plus jamais ». Et puis avec le temps, ça commence à devenir banal. Ça commence toujours par un discours de haine. Alors là, j'essaie d'expliquer aux gens qui viennent qu'arrêter le génocide au moment du génocide, c'est trop tard. Mais on peut le faire avant. Notamment, à cette étape de discours de la haine.

Alors qu'elle parle, Dorota Kuczynska traverse la porte taillée dans la double rangée de barbelés qui séparait les dortoirs du camp des baraques de l'administration. Certains blocs accueillent désormais l'espace musée du site. A la faveur d'une visite officielle sécurisée, le bloc 4 est vide pour le moment. En temps normal, les groupes guidés se suivent de façon fluide et à peu près continue. Lorsqu'elle a commencé, le mémorial accueillait entre 500.000 et 600.000 visiteurs par an, on parle désormais, de 1,3 million de personnes. La salle principale expose

des photos des familles débarquant du train à Birkenau. Si des femmes et des enfants sont effectivement passés par le camp, les convois de déportés juifs étaient triés dès la sortie du train. Une file pour les hommes bien portants, destinés aux travaux forcés et à une mort lente par privations, une autre pour les femmes, les enfants, les vieillards, les personnes handicapées pour la « douche ». Les images montrent les files de mères avec leurs enfants, portant leurs valises, trompées. Dorota Kuczynska est passé des centaines, des milliers de fois devant ces photos des enfants qui n'ont aucune conscience de se rendre à l'abattoir. « Sûrement parce que je suis maman, ça fait toujours quelque chose. » Mais c'est souvent le bloc suivant qui marque le plus les visiteurs, le mémorial y a rassemblé les effets personnels des déportés. Ainsi que les deux tonnes de cheveux retrouvés dans des sacs lors de la libération. Ils étaient destinés à l'industrie pour faire du tissu, des tapis, du fil... « C'est toujours la partie la plus poignante, la plus dure. Les gens ne sont presque jamais préparés à ce choc. Certaines personnes ont d'ailleurs du mal à comprendre que ce sont de vrais cheveux. Quand Simon Gronowski\* vient ici, il vient sur une tombe symbolique de sa maman et de sa sœur. Avant quand il passait par cette salle il disait : “Peut-être qu'on voit les cheveux de ma sœur, de ma mère, on ne sait jamais.” »



« Comme je travaille depuis plus de 20 ans, j'ai eu la chance de rencontrer beaucoup de survivants du monde entier. Et de devenir amie avec certains. » - D.R.

### ***Les années et le fait de passer devant ces vitrines aussi souvent n'effacent pas les émotions ?***

Comment vous expliquer ? On peut comparer ce travail à celui d'un oncologue, qui est en contact avec la mort tous les jours. Nous, nous parlons de la mort, lui, c'est encore pire. Il a son patient en face. Certains s'habituent probablement, mais il y a toujours quelque chose, une tristesse qui reste. Je ne peux pas dire que je suis devenue complètement insensible, non, ou que je répète tous les jours la même

chose. C'est la même histoire, mais je quitte des gens qui sont différents. Et je pense que leurs réactions ont un impact sur moi. Après, tout dépend des personnalités, des traumatismes du passé, de la perte d'un proche pendant la guerre... Une grande partie des guides qui travaillent ici a perdu une ou plusieurs personnes pendant la guerre, à Auschwitz ou ailleurs.

### ***Vous connaissez l'histoire de votre famille pendant la guerre ?***

Mon père venait de Varsovie. Il est né dans une famille de soldat polonais. Alors, ma famille, du côté de papa, a beaucoup souffert à cause de l'occupation soviétique. Quant à ma mère, elle a grandi près de Zakopane, la montagne polonaise. Je savais que c'était l'endroit où il y avait beaucoup de groupes de partisans, mais on n'en parlait pas trop. C'est seulement par hasard, alors que je travaillais depuis quinze ans ici, que j'ai découvert qu'un ami de la famille avait été fusillé devant le mur de la mort, à Auschwitz (elle a reconnu sa maison dans une exposition locale sur la résistance et a découvert dans la légende les circonstances de sa mort, NDLR). Une collègue qui restaurait à la gomme la fiche d'un déporté a aussi découvert au moment où le nom est apparu qu'il s'agissait de son oncle.

### ***La génération de vos parents parlait peu de la guerre ?***

Quand j'étais petite, parler de cette histoire était très compliqué parce que la Pologne a été occupée par les Soviétiques jusqu'à l'année 1989. Certains sujets sont aussi des sujets tabous pour la famille de mon père. J'étais la plus jeune de la famille et ce n'est qu'après la mort de mes parents que j'ai découvert beaucoup de choses. C'est dommage. Je conseille toujours aux jeunes qui ont encore des contacts avec des survivants de poser un maximum de questions. Avant qu'il ne soit trop tard. Je... (elle cherche ses mots, NDLR) Je commence à être fatiguée, il y a trop de monde, trop de journalistes.

De toute façon, il faut filer, la délégation ne va pas tarder à entrer dans le bâtiment. « Je ne veux pas que vous ayez des problèmes. » Dehors, les visages des visiteurs apparaissent de plus en plus marqués à mesure qu'ils avancent dans le « parcours » de la visite qui enchaîne généralement avec la prison et le mur des exécutions. Entre-temps, ils ont vu les galeries de portraits des déportés en pyjama : nom, prénom, date d'arrivée, date de décès. Il n'y a souvent que quelques jours qui séparent les deux dates. Parfois des mois. Face aux visages, on se

surprend à des conjectures bizarres, qui se disputent à l'horreur : comment peut-on mourir en si peu de temps ? Qu'est-ce qui lui a permis de tenir aussi longtemps ?

Il y a un équilibre précaire à Auschwitz : montrer toute l'indignité de ce que les victimes ont subi, l'entreprise de destruction de ces hommes, femmes et enfants, son caractère industriel. Et en même temps préserver le respect et la décence dus tant aux morts qu'aux survivants. « Souvent, on pense que la fin de leurs souffrances, c'était le 27 janvier », relève Dorota Kuczynska. 'Non. La libération du camp, c'était la fin du froid, la fin d'une souffrance purement physique, peut-être, mais pas la fin de leurs souffrances psychologiques. Il y avait ceux qui se suicidaient. Ceux qui avaient du mal à reprendre une vie normale. Certains se sont toujours posé cette question : "Comment est-il possible que j'ai réussi à survivre ? Toute ma famille a été assassinée et moi j'ai survécu, pourquoi ? Peut-être à cause du mal qu'il y a en moi." Ils se sentent coupables d'être en vie, ce fameux "KZ syndrom" (KZ est l'abréviation allemande de camps de concentration, NDLR). Prenez le Belge Henri Kichka, c'était un orateur fantastique. Quand il venait ici, les enfants adoraient l'écouter. Il souffrait d'Auschwitz. Il voyait Auschwitz partout : c'était le frigo, la télé, la radio... Physiquement, il était en Belgique. Mais ses pensées, c'était à Auschwitz. Il n'a jamais quitté ce lieu. »

***Vous disiez hier, lors d'une visite, que si vous faisiez tout ça, c'était pour les survivants.***

Ce n'était pas le cas de tous, bien sûr, mais beaucoup devenaient des amis. Souvent, on se voyait peu de temps avant la fin de leur vie, avant leur grand voyage. Ils nous disaient toujours : « Maintenant, c'est mon tour de m'en aller, ne m'oublie pas. Si tu peux, raconte de temps en temps mon histoire. » C'était leur façon de rester immortel. Ils venaient ici souvent déjà âgés, faibles, malades pour raconter leur histoire et l'histoire de ceux qui sont morts ici parce qu'ils sentaient que c'était une mission qu'ils devaient faire, au nom de ceux qui ont été assassinés. Je pense que maintenant, nous nous sentons pareil. Surtout à cette époque où on peut manipuler facilement l'histoire. Comme il y a beaucoup de négationnistes. On veut veiller sur la vraie histoire.

Quand j'étais accompagnée par un survivant, que je racontais quelque chose et que des gens minimisaient ou disaient « Non, non, ce n'était pas comme ça », il y avait quelqu'un qui me soutenait. Mais comme ils ne seront plus à nos côtés, ça

pourrait être plus difficile. Je ne sais pas si vous êtes d'accord avec moi, mais pour moi, l'histoire devrait être vierge. Enseigner les maths, c'est plus facile, personne ne conteste que 2 et 2 font 4. Enseigner l'histoire ? Vous avez vingt historiens et vingt points de vue sur les mêmes faits et là. C'est un débat qui pas de fin parfois.

***En même temps, si on s'était contenté de figer l'histoire, on n'aurait jamais parlé de la responsabilité des grandes entreprises dans la collaboration, on enseignerait que tous les Français étaient résistants, que les soldats de la Wehrmacht n'avaient rien à se reprocher... C'est une bonne chose que des chercheurs interrogent le travail de leurs prédécesseurs parce qu'on a souvent été un peu trop clément avec notre propre histoire.***

Sur cette question de la collaboration, il y a autre chose qu'on observe : on essaye un peu de blanchir les bourreaux. Quand je guide, parfois on me demande : « Pourquoi vous parlez des Allemands et pas des nazis ? Ce sont les nazis les responsables. » Et quand j'explique que ce n'étaient pas les nazis qui ont envahi la Pologne mais l'Allemagne, ils ont du mal à comprendre ça. Je pense qu'il faut expliquer qu'il n'y avait pas de « naziland ». Il y avait l'Allemagne. Qui a voté pour les nazis ? Qui a voté pour Hitler ? Un peuple de nazis ? Un peuple qui n'a pas d'appellation ? Alors oui, en parlant des responsables, il faut parler bien sûr des nazis, mais aussi du peuple allemand et aussi des peuples qui collaboraient.

Et au rayon « réécriture de l'histoire », la guide a développé une aversion pour les œuvres de fiction situées à Auschwitz. Elle n'a pas de mots assez durs contre des gros succès tel que le *Garçon au pyjama rayé*, classique des films proposés aux jeunes pour « préparer » leur visite. « C'est une fable ! Ça n'aurait jamais pu se passer ici. De la fiction pure. » L'histoire d'une amitié invraisemblable entre Bruno, le fils d'un cadre du camp, et Shmuel, un enfant déporté, qui concentre un peu tout ce qu'il peut y avoir de problématique : une euphémisation des conditions de vie et une sympathie placée du côté des bourreaux (spoiler : le drame, ce n'est pas le génocide des juifs, mais que le petit Bruno fini envoyé à la chambre à gaz, par erreur). La liste de Schindler ? « Un film typiquement américain, hollywoodien, où tout est blanc ou noir. Ça n'était jamais comme ça. *Le Pianiste* est plus proche de la vérité historique. Mais faire de la fiction sur Auschwitz... désolée, ça me met mal à l'aise. J'ai l'impression qu'il y a toujours quelque chose qui se cache derrière. C'est de tirer de l'argent, de la souffrance des autres. »

Dorota Kuczynska est interrompue par son téléphone qui sonne régulièrement, préparatifs du 80<sup>e</sup> anniversaire obligent. Mais là, c'est différent: une bonne nouvelle. La Poste polonaise, qui avait égaré un document historique du musée, vient de le retrouver. « Fantastyczny ! » Alors qu'elle s'approche de nouveau de la porte découpée dans les barbelés, la guide est prise de court par une question sur le poids de cette mémoire. Le fait qu'on peut souffrir de traumatismes qu'on n'a pas soi-même expérimenté mais qu'on a absorbés à force d'en recueillir les témoignages. Comment porte-t-on ce poids-là, cette responsabilité-là ? Elle parle de cette idée de mission. Cherche ses mots. Aurait préféré pouvoir y réfléchir. Et biaise, en parlant de ce qui la fait tenir : « Vous savez, parfois les gens se font juges : “Mais pourquoi les déportés ne se sont pas révoltés ? Moi à leur place...” “Et pourquoi personne n'a coupé les barbelés, nous, on l'aurait fait.” C'est facile d'être courageux, cent ans après. On oublie que le mal se passe à côté de nous, devant nos yeux. Et un jour quelqu'un peut-être – sûrement – nous jugera pour notre comportement. Alors, je pense que l'essentiel et le plus important, ce qui fait tenir aussi, c'est de vivre et de travailler de telle façon que je puisse un jour mourir en sachant que je ne suis pas restée sans rien faire. Je ne suis pas croyante, mais quelqu'un m'a dit quelque chose qui résume bien cela : “Si un jour je meurs et que je rencontre un survivant d'Auschwitz de l'autre côté, je veux avoir tout fait pour pouvoir me tenir face à ces gens et ne pas avoir honte de ma vie.” »

\*Rescapé de la Shoah, Simon Gronowski a sauté du train qui le convoyait vers Auschwitz, alors qu'il n'avait que 10 ans. La veille de notre rencontre, il participait à une visite organisée par la Défense pour une centaine d'élèves belges. Dorota Kuczynska était une des guides mobilisés.

**📖 À lire aussi** | « Auschwitz, c'est impossible à imaginer » : quand les ados découvrent les camps de la mort (<https://www.lesoir.be/648947/article/2025-01-16/auschwitz-cest-impossible-imaginer-quand-les-ados-decouvrent-les-camps-de-la>)

## Chapitre 2

# Auschwitz, 80 ans après : le laboratoire du mal absolu



En 1945, lors de la libération du camp d'Auschwitz par les Russes, un adolescent de 15 ans devenu fou par les conditions de détention est transporté par un soldat russe à sa sortie du camp. - Photo News.

Il y a 80 ans, les troupes soviétiques libéraient le complexe d'extermination d'Auschwitz-Birkenau, qui deviendra le symbole de la cruauté de l'homme pour l'homme au XX<sup>e</sup> siècle. Cet avant-poste de l'enfer passa pourtant sous les radars anglo-américains et soviétiques avant le 27 janvier 1945...

**C**e n'est qu'à Auschwitz que j'ai appris le destin des Juifs d'Europe », a avoué Vassili Petrenko, le commandant de la 107<sup>e</sup> division d'artillerie de la 60<sup>e</sup> armée soviétique, qui, le 27 janvier 1945, pénétra parmi les premiers dans le camp.

Ce jour-là, dans l'immense complexe de mort situé à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de Cracovie, figé dans le froid et le silence après le départ précipité des nazis, le général de 32 ans découvre, au milieu de monticules de cadavres, 7.000 êtres humains squelettiques, hagards, abandonnés à eux-mêmes – seuls 4.880 d'entre eux seront encore vivants un mois plus tard. Quelques jours plus tôt, 55.000 détenus jugés suffisamment valides avaient été enrôlés dans une terrible marche forcée vers l'ouest par leurs bourreaux, pressés de vider les lieux devant l'avancée soviétique.

Dans ses mémoires<sup>1</sup>, le général Petrenko explique avoir appris l'existence du camp la veille, sans autres détails, et sans avoir reçu d'ordre officiel pour sa libération. C'est finalement suite aux initiatives du général Kourotchkin (commandant du front Nord-Ouest) et du maréchal Koniev (un des héros de la contre-offensive soviétique de l'hiver 41-42) que le site sera délivré. Le pouvoir stalinien était-il au courant du « destin des Juifs d'Europe » et, dans l'affirmative, pourquoi n'a-t-il pas cherché à écourter leur martyre, fût-ce en bombardant certaines installations stratégiques ? Petrenko cherchera plus tard des informations dans les archives de l'Armée rouge. Sans succès.

## Qu'en savions-nous ?

La question vaut évidemment également pour les alliés anglo-américains : pourquoi Churchill et Roosevelt n'ont-ils jamais jugé nécessaire d'inscrire la libération des camps d'extermination au rang de leurs priorités militaires ?

L'historien français André Kaspi a pourtant établi<sup>2</sup> que dès janvier 1944, l'OSS (l'Office of Strategic Services, ancêtre de la CIA) disposait d'informations assez fiables, alimentées par les témoignages de quelques rares prisonniers qui avaient réussi à s'échapper de l'enfer tels Rudolf Vrba et Alfred Wetzler, deux Juifs slovaques, auteurs d'un rapport sur l'extermination en cours dans les camps d'Auschwitz-Birkenau et de Majdanek, ou Witold Pilecki, un lieutenant de cavalerie membre de l'Armia Krajowa (l'« Armée de l'intérieur »), le plus grand mouvement de résistance polonais, qui s'était porté volontaire pour participer à une opération d'infiltration du camp.

En mai-juin 1944, des dirigeants juifs, alertés notamment par le rapport Vrba-Wetzler et le début de la déportation des Juifs de Hongrie, demanderont aux alliés d'intervenir militairement pour arrêter le processus d'extermination. La question du sauvetage des Juifs sera étudiée par les gouvernements américain et britannique, mais ne sera pas suivie d'actions ciblées. Ainsi, note André Kapi, le 4 avril 1944, un avion de reconnaissance américain survolera bien les installations d'Auschwitz, mais ce sera pour localiser les usines de caoutchouc de Monowitz (Auschwitz III : lire plus bas)...

La stupéfaction fut donc totale lorsque l'indicible fut peu à peu révélé : plus d'un million d'hommes, de femmes et d'enfants juifs, mais aussi des milliers de Roms et de Sinti, de Polonais, et autres prisonniers de différentes nationalités

européennes, systématiquement affamés, torturés et exterminés dans ce camp, « symbole de la cruauté de l'homme pour l'homme au XX<sup>e</sup> siècle », comme on peut le lire sur le site de l'Unesco.

« Le génocide, qu'en savions-nous à Londres ? », écrira ainsi dans son autobiographie Raymond Aron, intellectuel juif tôt rallié à la cause de la France libre. « Au niveau de la conscience claire, ma perception était à peu près la suivante : les camps de concentration étaient cruels, dirigés par des gardes-chiourmes recrutés non parmi les politiques mais parmi les criminels de droit commun ; la mortalité y était forte, mais les chambres à gaz, l'assassinat industriel d'êtres humains, non, je l'avoue, je ne les ai pas imaginés, et parce que je ne pouvais les imaginer, je ne les ai pas sus. »<sup>3</sup>

## **11 millions de victimes visées**

C'est entre la mi-septembre et la mi-octobre 1941, lors de la campagne de Russie, que Hitler prit la décision d'exterminer systématiquement les Juifs d'Europe. Suite à une visite sur le front, il était en effet arrivé à la conclusion que la « solution territoriale » du « problème juif », un temps envisagée – en clair une déportation massive en Pologne ou en Sibérie ; on songea même un temps à l'île de Madagascar... – était impraticable.

La « Solution finale » (*Endlösung*) sera mise au point par quinze hauts responsables du Troisième Reich réunis à Berlin-Wannsee le 20 janvier 1942, à l'initiative du SS-Obergruppenführer, Reinhard Heydrich. Pour ce dernier, il ne s'agissait pas seulement de vider le Reich de tous les Juifs, mais bien d'étendre l'opération à tous les Juifs d'Europe, dont il estimait le nombre à 11 millions...

C'est dans ce contexte d'épuration raciale que le camp de concentration d'Auschwitz, ouvert au printemps 1940 comme centre de détention pour les citoyens polonais arrêtés après l'annexion du pays par l'Allemagne en 1939, et qui accueillit ensuite des prisonniers de guerre soviétiques, va être agrandi, transformé, modernisé, pour devenir le « vaisseau amiral » de l'entreprise génocidaire nazie, qui comprendra également Chelmno, Belzec, Sobibor, Treblinka et Majdanek.

1. Vassili Petrenko, *Avant et après Auschwitz*, suivi de *Le Kremlin et l'Holocauste*,

1933-2001, Flammarion, 2002. 2. Raymond Aron, *Mémoires*, Julliard, 1983.  
3. André. Kaspi, *Génocide : les Alliés savaient !*, dans *L'Allemagne de Hitler*, Seuil, 1991.

📖 **À lire aussi** | [Comment le débat sur un génocide à Gaza empoisonne la transmission de la mémoire de la Shoah](https://www.lesoir.be/647899/article/2025-01-12/comment-le-debat-sur-un-genocide-gaza-empoisonne-la-transmission-de-la-memoire)

(<https://www.lesoir.be/647899/article/2025-01-12/comment-le-debat-sur-un-genocide-gaza-empoisonne-la-transmission-de-la-memoire>)

## Chapitre 3

# Auschwitz, 80 ans après : la rationalisation de la mort



EPA.

Lorsque la science, la technique et l'innovation se mettent sans sourciller au service d'une idéologie mortifère, cela donne Auschwitz-Birkenau. Un exemple à garder en mémoire...

**P**ourra-t-on jamais imaginer la tragédie qui s'est jouée à Auschwitz, l'immense usine nazie à la fois camp de concentration et d'élimination ? Comme l'a noté Claude Lanzmann, l'auteur du film *Shoah*, il existe de nombreuses photographies d'avant la mort, prises sur la rampe par les SS, essentiellement des convois de Juifs de Hongrie attendant la sélection, « mais aucune des luttes

atroces pour gagner un peu d'air et respirer quelques secondes de plus qui se déroulaient dans les grandes chambres à gaz de Birkenau où 3.000 personnes, hommes, femmes et enfants étaient étouffés ensemble »<sup>1</sup>...

A la mi-janvier 1945, avant d'abandonner le complexe devant l'avancée de l'Armée rouge, les Allemands tentèrent d'éliminer à la sauvette les preuves les plus accablantes de leur entreprise génocidaire : dynamitant les fours crématoires, dispersant les cendres dans les champs voisins, tassant la terre sur les charniers et brûlant les archives gardées sur place.

Mais quelque 80.000 documents relatifs à la construction et à l'entretien des infrastructures du camp ont échappé à cette destruction. Saisis par les Soviétiques et acheminés à Moscou, ils seront ouverts aux chercheurs occidentaux à l'aube des années 90 et leur permettront de comprendre la rationalité de cette usine de la mort.

## **Prouesses techniques...**

A l'aune de ces plans d'ingénieurs-architectes, de ces rapports techniques froids et impersonnels, on mesure qu'Auschwitz-Birkenau est l'incarnation de la « raison instrumentale » : cette raison « calculante » qui correspond à la science et à la technique, aux méthodes d'organisation et d'administration, qui s'intéresse exclusivement aux moyens sans égard pour les fins, et dont le principal critère est l'efficacité. En un mot : l'avènement de la « Technique moderne », au sens heideggerien de la manifestation ultime de la Volonté de puissance.



Un four du camp d'Auschwitz. - SZ  
Photo.

Dans son essai *La violence nazie*, l'historien Enzo Traverso explique que la Révolution française a marqué un tournant historique dans la métamorphose de la violence en Occident, en systématisant l'usage de la guillotine. Une étape

essentielle dans le processus de sérialisation de la liquidation des « ennemis du peuple », doublée d'un progrès qui rendait caducs les supplices atroces de l'Ancien Régime, que la Révolution avait abolis...

A Auschwitz-Birkenau, cette sérialisation de l'éradication des ennemis du peuple (germain) acquit une dimension « tayloriste », calquée sur les protocoles de l'industrie moderne, comme l'indiquent l'architecture du complexe ou son implantation au centre d'un nœud ferroviaire. Dans l'esprit détraqué des pontes nazis, à l'instar de la guillotine, les chambres à gaz représentaient non seulement un exploit technique, mais un « progrès » dans la mise à mort de masse tant pour les nerfs des bourreaux que pour les victimes...

« L'extermination est apparue comme l'un des visages de la civilisation elle-même lorsque les anti-Lumières se sont alliées au progrès industriel et technique, au monopole étatique de la violence, à la rationalisation des pratiques de domination », précise Enzo Traverso.<sup>2</sup>

## **Exécuter les ordres**

« Une fois tous descendus des camions – nous étions peut-être quatre cents à cinq cents prisonniers –, nous nous sommes retrouvés devant trois SS, dont un médecin. Certains prétendent qu'il s'agissait de Josef Mengele, je n'en sais rien », raconte Natan Ramet dans son livre *Rescapé de la Shoah*.<sup>3</sup> « Les nazis nous ont ordonné de courir cinq mètres, par deux, et ils nous jaugeaient à vue. Mon oncle Noach, qui avait 53 ans, était à côté de moi. Nous avons couru quelques mètres, après quoi ils m'ont envoyé à droite, et mon oncle à gauche. Il souffrait d'une hernie inguinale et éprouvait donc des difficultés à courir »... Plus loin, « nous avons dû nous ranger par ordre alphabétique en trois rangs pour passer au tatouage. Je me suis retrouvé devant une jeune Juive polonaise. Elle devait avoir un peu plus de vingt ans. (...) Cette jeune fille m'a dit : "Tu as de la chance, tu vas être mis au travail, tu es tatoué." Je lui ai demandé ce qui allait arriver à mon oncle, qui avait été envoyé dans l'autre groupe. Avec une totale indifférence et un grand cynisme, elle m'a répondu (...) : "Tu vois la cheminée fumante, là-bas ? Ton oncle s'échappe en fumée de cette cheminée à l'heure qu'il est, et si ce n'est pas aujourd'hui, ça sera cette nuit, et si ce n'est pas cette nuit, alors ça sera demain." »

📖 **À lire aussi** | [Simon Gronowski : « Ma mission est d'informer les jeunes sur les](#)

dangers de l'extrême droite : c'est la haine »

(<https://www.lesoir.be/585457/article/2024-05-03/simon-gronowski-ma-mission-est-dinformer-les-jeunes-sur-les-dangers-de-lextreme>)

Ordre et discipline. Procédures bien huilées. A la lecture de ce témoignage glaçant, on se rend compte que pour le commandant du camp, le zélé Rudolf Höss, la difficulté ne résidait pas tant dans la gestion du flux de déportés qu'on lui livrait par camions ou wagons à bestiaux, dans la sélection des « inaptés au travail » (formalité promptement expédiée), ni même dans l'élimination rapide de ces derniers (le pesticide Zyklon B, fourni par la firme Degesch était redoutablement efficace). En se plongeant dans les archives détenues par les Russes, on comprend que le véritable défi technique fut l'élimination des cadavres...

Karl Bischoff, ingénieur architecte et chef du bureau central des constructions à Auschwitz, chargea Kurt Prüfer, son ingénieur principal, salarié de la société Topf und Söhne, spécialisée en installations de chauffage, de moderniser l'installation de crémation. Prüfer imaginera des fours révolutionnaires et surpuissants, chauffés au coke. Tout ce petit monde travaillera avec acharnement, dans son coin, sans (se) poser de questions, et sera félicité pour avoir réussi à porter la capacité totale d'incinération quotidienne des fours crématoires d'Auschwitz-Birkenau à 4.756 personnes. Mais aussi pour avoir amélioré la ventilation des chambres à gaz après usage afin d'augmenter les cadences, et pour avoir mécanisé l'acheminement des dépouilles vers les fours.

Au procès de Nuremberg, le psychologue américain Gustave M. Gilbert s'est entretenu avec Höss, alors âgé de 46 ans. A une question relative à l'ordre d'extermination donné par le chef de la SS, Heinrich Himmler, le nazi répondit que « la pensée de refuser d'exécuter un ordre ne lui venait même pas », qu'il ne s'était « jamais vraiment demandé si c'était mal », que cela lui semblait « simplement une nécessité ».<sup>4</sup>

Höss sera condamné à mort et pendu à Auschwitz, non loin du crématorium dont il était si fier.

1. Claude Lanzmann, *Le lièvre de Patagonie*, Gallimard, 2009.
2. Enzo Traverso. *La violence nazie*, La Fabrique-édition, 2002.
3. Natan Ramet, *Rescapé de la Shoah*, Racine, 2023.

4. G. M. Gilbert, *Le Journal de Nuremberg*, Flammarion, 1947.

📖 **À lire aussi** | « Sans l'indifférence, les nazis n'auraient jamais pu aller si loin » : le rappel des pavés de mémoire aux écoles d'Anderlecht  
(<https://www.lesoir.be/647575/article/2025-01-10/sans-lindifference-les-nazis-nauraient-jamais-pu-allier-si-loin-le-rappel-des>)

## Entretien

# Auschwitz, 80 ans après : « Imaginer la mort de six millions de Juifs fut insupportable »



Photo prise en 1942 montrant des déportés juifs dans le camp de transit de Drancy, leur dernière étape avant les camps de concentration allemands. - AFP.

En 1945, il n'y a pas grand monde pour pleurer le sort des Juifs. En France, les procès Pétain et Laval catalysent l'ignorance et le déni. Il faudra 40 ans pour que la vérité soit établie et admise.

**A**u sortir de la Seconde Guerre mondiale, tout le monde se fichait du sort des Juifs. » Ce témoignage, on l'a entendu maintes fois de la bouche d'enfants juifs cachés. Il a fallu plusieurs décennies pour que la réalité de la Shoah soit admise. C'est le résultat d'un long processus auquel l'historien français Laurent Joly consacre un ouvrage intitulé *Le savoir des victimes*.



Laurent Joly. - D.R.

***Pendant des décennies, en France, les crimes du nazisme contre les Juifs ont été minimisés au profit d'intérêts politiques et mémoriels puissants. On pense notamment à la manière dont les responsabilités du régime ont été minimisées, jusqu'à prétendre que loin d'avoir servi l'envahisseur, le maréchal Pétain et le chef du gouvernement Pierre Laval avaient tout fait pour protéger les Juifs...***

En 1945, quand la Haute Cour de justice juge le maréchal Pétain, ce sont d'autres crimes qu'on lui reproche, qui paraissent alors bien plus graves que la déportation des Juifs, comme sa condamnation du débarquement allié en Afrique du Nord en novembre 1942. La question de l'antisémitisme et des déportations n'est pas totalement occultée, mais elle est considérée comme secondaire. Les rescapés d'Auschwitz qui voudraient témoigner au procès Pétain ne sont pas en mesure de le faire. L'un d'eux, Georges Wellers, qui deviendra bientôt un historien pionnier de la Shoah en France, renonce ainsi à sa démarche car il a le sentiment qu'on ne l'entendra pas. Puis, après les années d'épuration, viennent les lois d'amnistie (1951-1954). Le sentiment dominant est qu'il faut passer à autre chose. S'impose alors une vision pacifiée de Vichy, laquelle consiste à dire que Pétain a été aussi utile à la France que le général de Gaulle. C'est la thèse au cœur du livre de Robert Aron, *Histoire de Vichy*, qui paraît en 1954.

J'ajoute qu'à cette époque, la perception est que ce n'est pas aux Juifs de parler de leurs malheurs. En 1945, le Conseil représentatif des institutions juives de France (Crif) ne pèse pas grand-chose. Les Juifs se font discrets. Les martyrs de la déportation, ce sont les résistants, qui ont connu l'enfer de Buchenwald ou de Mathausen. On parle peu des Juifs, d'Auschwitz.

***Cette « discrétion » ne doit-elle pas aussi au fait que l'antisémitisme dans la France de 1945 est encore bien vivace ?***

Absolument. C'est un des legs les plus terribles de l'occupation. L'antisémitisme qui était très présent dans les années 30 chez les intellectuels et dans le monde politique – davantage que dans la société – n'a pas disparu en 1945. Avant la guerre, l'antisémitisme reprochait aux Juifs d'être des « fauteurs de guerre » – tels Léon Blum et Georges Mandel. Après la guerre, on leur reproche de prendre trop de place ! Une xénophobie très forte vise surtout les Juifs étrangers. Les pénuries restent importantes, notamment en termes de logement. A Paris en particulier. Les dizaines de milliers de Juifs qui avaient fui la persécution et qui reviennent, ainsi que les rares rescapés des camps, sont la cible d'un antisémitisme puissant qui se combine à une forme de déni par rapport à la réalité du génocide. Imaginer que 6 millions de personnes ont été tuées, dont près de la moitié par le gaz, apparaît à l'époque inimaginable pour beaucoup. Que Pétain et les autorités de Vichy aient pu jouer un rôle dans ce génocide est insupportable.

Toutefois, il faut préciser que le Centre de documentation juive contemporaine, créé dans la clandestinité en 1943, peu après la guerre, va se développer et publier de nombreux travaux en bénéficiant du soutien de républicains, d'anciens résistants, des radicaux-socialistes, des chrétiens... Ce n'est pas les Juifs d'un côté, la société française de l'autre.

***Après la guerre, ce Centre aura un rôle crucial, comme vous le démontrez dans votre livre. Des intellectuels juifs vont y documenter le génocide et les responsabilités de Vichy. Car il faut d'abord établir les faits avant de pointer les responsables...***

Ce travail sera fondamental. Cette école française qui étudie le génocide juif part du principe que, pour être cru, il faut partir des archives, notamment celles de la Gestapo, miraculeusement préservées et retrouvées à la Libération. Les témoins, on peut ne pas les croire. Mais les archives, tout le monde peut les voir et juger du caractère irréfutable des preuves qu'elles constituent. On est ici dans une logique de justice : pour démontrer que l'on a raison, il faut amasser des preuves. Il y a donc un lien entre cette approche scientifique et la logique judiciaire.

***Quand placer le moment où, en France, il devient impossible de nier le génocide et la responsabilité de Vichy dans les persécutions faites aux Juifs ?***

Deux processus sont à distinguer. Le premier est la singularité du génocide des Juifs. La reconnaissance de celle-ci est assez précoce en France, notamment à travers certains grands intellectuels catholiques ou des romans marquants (ainsi le prix Goncourt d'André Schwarz-Bart, *Le dernier des Justes*, immense succès populaire en 1959). L'autre processus est celui de la reconnaissance de la politique de Vichy dans la déportation des Juifs. Il est beaucoup plus compliqué car on touche à l'honneur national, à la responsabilité française. Ce processus est plus lent. Il commence dans les années 60 avec le best-seller de Claude Lévy et de Paul Tillard, *La grande rafle du Vel d'Hiv* – en 1942, la rafle du Vélodrome d'Hiver fut la plus grande opération organisée contre des Juifs en Europe de l'Ouest. Dans la presse nationale paraissent alors – on est en 1967 – des articles pointant les crimes de la France de Vichy, avec des plumes comme Jean-François Revel, Jean-Paul Sartre... Ce processus va conduire à un consensus qui, vers 1980, s'impose dans la sphère intellectuelle, historique, académique, médiatique. C'est ce qui incite Serge Klarsfeld à aller au-delà et à réclamer justice. D'où les affaires judiciaires qui ont marqué les années 1980-90 (l'affaire Bousquet, le procès Papon...).

***Peut-on considérer que le discours de Jacques Chirac sur le Vel d'Hiv, déclarant que la France a commis alors l'irréparable, marque l'aboutissement d'une certaine vérité ? C'était en 1995.***

C'est l'aboutissement de la dernière étape, celle qui marque la prise en charge de la vérité historique au niveau de l'Etat. François Mitterrand, qui avait été un cadre moyen de Vichy en 1942 (il avait reçu la francisque de Pétain), est président de la République de 1981 à 1995. Et, durant ses deux mandats, il fait tout pour empêcher les procès Papon et Bousquet. Il refuse que la République s'excuse au nom des crimes commis par l'Etat français. Chirac reconnaît au contraire publiquement cette responsabilité lors du discours du Vel d'Hiv. Ce discours, comme l'a dit Robert Badinter, c'est la victoire des historiens. Il va favoriser la tenue du procès de Maurice Papon, condamné à 10 ans de prison en 1998 pour crimes contre l'humanité.

***Ce que vous avez observé en France vaut-il pour d'autres pays occupés ? En Belgique, il a fallu 80 ans pour que les responsabilités de la SNCB dans la déportation des Juifs soient précisées.***

En Belgique, les autorités de l'époque ont fait preuve d'une forme de docilité. Il n'y a pas cette complicité de l'Etat incarnée par Vichy, soit un gouvernement qui collabore aux préparatifs des rafles, ordonne des arrestations, livre des Juifs non réclamés par les nazis, comme ceux de zone libre, ou des milliers d'enfants. Les charges ne sont pas comparables. J'ai l'impression que les secousses mémorielles se suivent dans les deux pays mais qu'en Belgique, elles sont atténuées. Les débats sur les responsabilités de Vichy dans les années 1980-90 ont été autrement puissants en France. François Mitterrand a fait l'objet d'attaques très virulentes. Il n'y a pas d'équivalent, même si l'on a assisté à des processus similaires : un certain silence dans l'après-guerre, le procès Eichmann (1961) qui a commencé à débloquent la parole, les demandes de justice qui se sont multipliées, les commissions pour rétablir la vérité sur les années noires... Il y a des parallèles, mais pas la même virulence.

***Aujourd'hui, le pétainisme n'est plus une réalité sociologique, comme vous l'écrivez. Mais l'antisémitisme n'est pas mort pour autant. On se souvient de déclarations de Jean-Luc Mélenchon durant les dernières élections françaises qui ont pu être interprétées comme des attaques contre les Juifs. Y a-t-il un risque que ce que vous appelez le « savoir des victimes » soit revu, réinterprété, remis en cause ?***

Comme vous dites, les propos de Mélenchon doivent être interprétés. On y voit ou non de l'antisémitisme. Ce qui compte, c'est que l'antisémitisme, de nos jours, est illégal. Qui tient des propos antisémites est exclu du jeu politique. C'est un acquis positif de l'après-génocide. Il faut rester vigilant, mais cela ne doit pas nous faire oublier que d'autres guerres continuent, que d'autres victimes réclament justice. Après 1945, tous les éléments étaient réunis pour comprendre les responsabilités de Vichy dans la persécution des Juifs, et pourtant il a fallu du temps pour qu'une prise de conscience collective apparaisse. C'est aussi ce décalage que j'ai voulu montrer, car on peut le transposer à plein d'autres situations.

***Ce « savoir des victimes » comporte-t-il encore des zones d'ombre qu'il importe d'explorer rapidement pour éviter que les faussaires et les conspirationnistes ne s'engouffrent dans la brèche ? Faut-il d'autres Serge Klarsfeld pour lancer d'autres combats ?***

Ce qu'a accompli Serge Klarsfeld constitue un modèle. Il ne suffit pas de parler au nom des victimes et d'avoir raison pour obtenir gain de cause et changer la conscience publique. Il faut aussi un travail acharné, une éthique de la recherche, qui implique par exemple d'accepter que des faits n'aillent pas dans le sens de la cause que l'on défend, fût-elle juste. Et puis, il faut être capable de parler au plus grand nombre, de relier sa cause particulière à des valeurs universelles. Klarsfeld voulait le procès de la politique antijuive de Vichy, mais il précisait toujours que si tant de Juifs ont survécu en France (les trois quarts), c'est grâce à la société française. C'est ce que dit le discours de Chirac en 1995 : la France « n'est pas un pays antisémite », il y a aussi des justes. Une telle vision permet de faire consensus dans une société. C'est aussi une leçon que nous ont apportée les historiens qui ont aidé à faire la lumière sur le rôle de Vichy dans le génocide.

📖 **À lire aussi** | [Tollé à Anderlecht après le refus de deux écoles de participer à un hommage aux victimes de la Shoah](https://www.lesoir.be/647325/article/2025-01-09/tolle-anderlecht-apres-le-refus-de-deux-ecoles-de-participer-un-hommage-aux) (<https://www.lesoir.be/647325/article/2025-01-09/tolle-anderlecht-apres-le-refus-de-deux-ecoles-de-participer-un-hommage-aux>)

## Bio

Par **Pascal Martin** ([/1971/dpi-authors/pascal-martin](#))

Laurent Joly est historien, directeur de recherche au CNRS. Outre *Le Savoir des victimes*, il est l'auteur de *La Rafle du Vel d'Hiv : Paris, juillet 1942* (Grasset) et, en collaboration avec Alice Mendelson, de l'ouvrage *Une Jeunesse sous l'Occupation* (Grasset).

## Entretien

# Auschwitz, 80 ans après : « Les Juifs

# n'avaient pas de mots pour dire ce qu'ils avaient vécu »



L'historien américain Raul Hilberg et auteur de « La destruction des Juifs d'Europe » a été l'un des plus grands spécialistes de l'Holocauste. - AFP.

Un adjectif colle à la Shoah : « indicible ». L'un des premiers obstacles qu'aient rencontrés les survivants du génocide fut la difficulté de trouver les mots pour relater l'ampleur d'un génocide dépassant l'imaginable.

**J**ohan Puttemans est chercheur et coordinateur pédagogique à la Fondation Auschwitz.

***En 1945, le sort réservé aux Juifs par les nazis n'émeut pas grand monde, en Belgique comme souvent ailleurs. Pourquoi ?***

Cette réaction a été observée lorsque des Juifs revenus des camps d'extermination ont cherché à raconter leur histoire. Le premier problème qu'ils ont rencontré fut de trouver des mots assez puissants pour relater ce qu'ils avaient vécu. C'était vrai pour ceux qui avaient la nationalité belge (5 % des déportations) comme pour ceux qui étaient arrivés de l'étranger avant la guerre en tentant de fuir le nazisme en Allemagne et en Pologne. Ils étaient alors en Belgique avec l'espoir de passer au Royaume-Uni et, idéalement, aux Etats-Unis. Certains avaient rejoint leur famille et leurs amis, notamment à Liège. Ils parlaient parfois le français. La langue n'était donc pas le problème principal. Pour parler de manière philosophique, on peut dire qu'ils n'avaient pas de mots assez forts pour exprimer ce qu'ils avaient vécu. Et, d'autre part, la population belge ne voulait pas entendre parler de cela. Elle était plutôt dans l'esprit « nous aussi on a souffert, nous aussi on a connu la guerre ».

***Y a-t-il encore dans la population à la sortie de la guerre un antisémitisme tel qu'il aurait barré complètement l'écoute des victimes juives ?***

Non. Ce n'était pas un antisémitisme tel qu'on pouvait le retrouver à l'Est – en 1946, les Juifs ont encore été victimes d'un pogrom en Pologne. Mais il existait bien un antijudaïsme chrétien taxant les Juifs de peuple déicide. Surtout avec la prière du Vendredi saint *Oremus et pro perfidis Judaeis* (« Prions aussi pour les Juifs incroyants » ou « Prions aussi pour les Juifs infidèles », au sens où ces derniers n'adhéraient pas à la foi chrétienne, NDLR). Mais cela ne suffit pas à expliquer qu'au retour des camps, les Juifs n'aient pas été entendus par la population belge.

### **Comment la perception du génocide a-t-elle dès lors évolué ?**

Le sort des Juifs va davantage être mieux connu à la faveur du procès Eichmann, mais aussi lorsque va paraître en 1961 l'ouvrage de Raul Hilberg, *La destruction des juifs d'Europe*. Ce livre va permettre au monde intellectuel de comprendre la réalité du génocide. Hilberg se fonde majoritairement sur une documentation qui établit ce que furent les lois contre les Juifs, celles de 1935 et les autres. Son travail apporte une compréhension de la montée du nazisme et de la traque raciale qui a décimé la population juive en Europe. Surtout, le chapitre 9 adapte la terminologie jusque-là en vigueur. Hilberg ne parle plus de « camps », mais de « centres de mise à mort ». Ces mots apportent une explication claire et nette au processus d'extermination des Juifs.

### **Et dans la population belge ?**

La prise de conscience arrivera ici dans les années 70, paradoxalement grâce au négationnisme. Nos parents n'ont jamais eu un cours sur le génocide à l'école. Ce n'était pas au programme. Mais le négationnisme, notamment avec Robert Faurisson, va changer la donne. Hollywood entre alors en scène. La série *Holocauste* de Marvin Chomsky est diffusée en 1978. Elle sera suivie par le *Shoah* de Claude Lanzmann en 1985 et par *La liste de Schindler* de Steven Spielberg en 1993. Ces films vont aider à vulgariser un dossier complexe. Le problème est qu'une série comme *Holocauste* contient pas mal d'erreurs historiques, erreurs qui apportent de la farine au moulin des négationnistes. Ceux-là adoptent un point de vue eschatologique, prenant tout ce qui peut servir leurs prétentions à démontrer que le génocide juif n'a pas eu lieu.

### **Aujourd'hui, reste-t-il des zones d'ombre qui gênent la compréhension de la Shoah ?**

J'interviens dans les écoles partout dans le pays et il m'est arrivé de tomber sur des adolescents qui n'ont jamais entendu parler de la Shoah ou de Hitler. Ils venaient de pays hors UE. Mais la plupart des élèves ont conscience de ce qui s'est passé. Du reste, des zones d'ombre subsistent. Ce sont elles qui ont notamment justifié que soient précisés le rôle et les responsabilités de la SNCB dans la déportation des Juifs. Il faut parfois retourner en arrière, aux archives, pour préciser les choses. Mais les preuves sont là. Elles peuvent être réinterprétées à titre scientifique, mais les évidences sont là.

## Chapitre 6

# Auschwitz, 80 ans après : une vie après le génocide



« En 1947 ou 1948, on espérait naïvement qu'après ce que nous avons vécu, il y aurait une sorte de prise de conscience universelle. Mais ce n'était pas le cas. » - Pierre-Yves Thienpont.

Pauline avait 11 ans en 1945. Enfant juive cachée, elle a vécu le retour des rescapés d'Auschwitz à Bruxelles. Sa relation des années d'après-guerre croise l'éveil progressif des consciences face à la Shoah.

**A**u début, on ne savait pas. Et puis, quand on a su, on a eu du mal à y croire... »

Pauline retrouve Bruxelles durant l'automne 1944. Elle peut à nouveau porter son vrai nom – Blumenfeld – sans craindre une de ces rafles qu'organisait il y a quelques mois encore la Gestapo à proximité de la gare du Midi. Les deux années précédentes, elle les a passées sans ses parents à Bois d'Acre, non loin de Ruisbroek, sous une fausse identité. Elle a fréquenté l'école primaire et le catéchisme, comme une parfaite petite catholique. Elle a servi des *drupelkes* (« petites gouttes ») dans l'estaminet qui l'a accueillie. Pauline est une enfant juive cachée. Elle a 11 ans.

En septembre 1944 donc, les parents Blumenfeld et leur fille sortent de la clandestinité. Pas de temps à perdre : il faut se loger, travailler, manger. « Nous étions surtout contents d'avoir survécu. Ma famille, qui ne comportait que trois membres, mes parents et moi, était intacte », se souvient Pauline. « Tout le monde n'avait eu pas cette chance. »

Le sentiment d'avoir échappé à un danger mortel est là, malgré tout. Mais encore ? « Au début, on ne savait pas. Et puis, quand on a su, on a eu du mal à y croire... » Croire que la machine de mort nazie avait tué 6 millions de Juifs...

« Une première prise de conscience est apparue quand les Polonais, juifs ou non, ont commencé à revenir. Beaucoup de Juifs avaient tenté de rentrer chez eux en Pologne, au sortir d'Auschwitz et des autres camps enfin libérés, mais ils s'étaient retrouvés face à ceux qui occupaient désormais leurs maisons. Il y a eu des pogroms. Des morts. Certains ont fui et sont venus ici. »

Ces rescapés commencent à témoigner de ce qu'ils ont vécu dans les camps, mais ils n'attirent guère la compassion. « On voulait les aider, bien sûr. Avec de l'argent ou de la nourriture. C'était un devoir. Mais tout le monde avait ses propres soucis. Les gens faisaient ce qu'ils pouvaient... Et pour le reste, on n'en parlait pas... »

## **Entre espoir et détresse**

Les mois qui suivent se débattent entre espoir et détresse. Les Juifs de Bruxelles attendent le retour de leurs proches, jetés quelques mois ou quelques années plus tôt dans un train partant de Malines pour une destination inconnue. « C'était une attente douloureuse. Je me souviens de parents dont les enfants, souvent jeunes, avaient répondu volontairement aux convocations des Allemands pour soi-disant partir travailler en Allemagne. Ils vivaient dans une misère morale indicible,

rongés par la culpabilité. Ils se reprochaient de ne pas avoir retenu leurs enfants. Nous avons des voisins qui avaient une fille unique. Elle avait décidé de répondre à la convocation des Allemands pour ne pas mettre ses parents en danger. Vous imaginez leur douleur... »

Cette souffrance se mêle au sentiment de méfiance qu'inspirent les déportés rescapés à de nombreux Juifs bruxellois. « Certains se demandaient : “Pourquoi celui-là a-t-il survécu et pas ma famille ? Et qu'a dû faire celui-ci pour survivre ?” Les gens étaient dans une telle souffrance... »

**📖 À lire aussi** | [Les Racines élémentaires de Ginette Kolinka: «J'ai connu l'horreur mais je peux crier que j'ai eu une vie heureuse»](https://www.lesoir.be/500092/article/2023-03-10/les-racines-elementaires-de-ginette-kolinka-jai-connu-lhorreur-mais-je-peux-crier-que-j-ai-eu-une-vie-heureuse)

(<https://www.lesoir.be/500092/article/2023-03-10/les-racines-elementaires-de-ginette-kolinka-jai-connu-lhorreur-mais-je-peux>)

Pauline reprend l'école. « A Jacquemain », se souvient-elle, « la moitié des bancs étaient vides. » Des enfants n'avaient pas échappé aux rafles. Et pourtant, l'antisémitisme n'avait pas disparu : « Après tout ce que nous avons traversé, il était toujours là. Un jour, dans la classe, quelqu'un a dessiné une de ces caricatures ignobles et typiques de la propagande antisémite nazie. Cela m'a révoltée. Avec une amie, nous sommes allées voir la directrice. Elle a réuni tout le lycée et a fait un discours moralisateur très fort dans lequel elle a parlé du génocide avec sérieux et sensibilité. »

« Nous étions en 1947 ou 1948, mais ce n'était pas fini. On espérait naïvement qu'après ce que nous avons vécu, il y aurait une sorte de prise de conscience universelle. Mais ce n'était pas le cas. »

Pauline grandit. A 16 ou 17 ans, elle lit le *Drapeau rouge*. « C'est ainsi que j'ai pris conscience de ce qui s'était passé quelques années plus tôt, dans les camps, plus à l'est. » Bientôt, elle étudie le journalisme et la communication à l'ULB.

Pauline se marie. Avec Abraham, elle crée une société qui vend du matériel optique. « Je vais vous raconter une anecdote. Mon mari s'appelait Abraham mais, dans les années 1950, cela lui portait préjudice. Nous avons décidé de le prénommer Albert pour éviter les remarques désagréables. Cela facilitait la vie. C'était une décision prise dans le ressenti, mais cela reflétait une réalité sociale. »

Bien plus tard, certains s'étonneront de découvrir sur sa nécrologie qu'Albert s'appelait en réalité Abraham.

### **« Le yiddish, c'était la langue des victimes »**

Pauline et « Albert » voyagent en Israël dont ils soutiennent à 100 % le projet. « Sans le génocide, je crois qu'Israël n'existerait pas... », souffle-t-elle. Et là, coup de froid : « En arrivant, nous avons été surpris de voir comment les Israéliens de souche nous regardaient. Ils nous méprisaient presque, nous, les survivants. Ils nous reprochaient de ne pas nous être révoltés, de nous être laissés emporter comme des moutons à l'abattoir. C'était très dur à entendre, surtout après ce que nous avons vécu. Le yiddish était mal vu. C'était la langue des victimes... »

Mais en 1967, la Guerre des Six Jours nivelle les préjugés. « Les communautés juives de la diaspora se sont mobilisées comme jamais pour soutenir Israël. Les Israéliens ont alors commencé à nous voir différemment, à reconnaître notre importance. Le yiddish est aujourd'hui enseigné à l'université... »

Entretemps, en 1962, Adolf Eichmann, le logisticien de la Solution finale, a été pendu dans la prison de Ramla, près de Tel-Aviv. « Eichmann ne nous a rien révélé. Nous savions déjà que beaucoup de tortionnaires s'étaient échappés grâce à des filières comme celle du Vatican. Mais voir Eichmann jugé, c'était symbolique. »

Aujourd'hui, l'antisémitisme n'a pas disparu en Belgique. Les derniers chiffres sont là pour le rappeler. Il va et vient, avec les ressacs de l'actualité internationale. Pauline dit pourtant avoir eu « une bonne vie », ne s'être jamais sentie menacée. Avoir survécu à la Shoah avec ses parents l'a placée sous une « bonne étoile ». Elle a collaboré un temps avec le Centre communautaire laïc juif (CCLC). Elle a fréquenté et créé des loges maçonniques. Echanger des idées, elle aime ça.

La transmission de la mémoire la taraude malgré tout. « Le génocide, c'est indéfectible. C'est gravé dans notre tête et dans notre cœur. Les gens de mon âge – elle a 91 ans – et même un peu plus jeunes, portent cela en eux. Mais les jeunes, eux, semblent moins concernés. Ils savent que cela a eu lieu, mais ce n'est plus un sujet qui les touche profondément... »

Pauline a raconté son itinéraire personnel dans un livre écrit par France Lemaitre

et publié à compte d'auteur via Amazon. *Le meilleur est à venir ou la vie de Pauline.*  
150 pp. 9,38 euros